PARAMEDESIDEM
Quinte-Curce VII, 3.6

Claude Rapin
Université de Lausanne et CNRS, Paris

Parmi les innombrables travaux consacrés à Alexandre le Grand, la géographie historique occupe une place relativement marginale. Les philologues et historiens n'ont eu que rarement l'occasion d'explorer eux-mêmes de bout en bout les routes suivies par Alexandre, ses généraux et leurs adversaires dans les satrapies proches et lointaines de l'empire achéménide. Hormis quelques localités régulièrement réidentifiées, le savoir géographique repose pour l'essentiel sur les hypothèses des historiens du XIX^e^ siècle, à une époque où l'arrière-pays asiatique était encore peu connu. Le cas de l'Asie centrale est dans ce contexte d'autant plus significatif que la découverte de son territoire n'a été longtemps l'apanage que des voyageurs les plus intrépides, tant du côté de l'Afghanistan qui ne s'est véritablement ouvert aux étrangers qu'à partir du second quart du XX^e^ siècle, que du côté de l'ancien Turkestan russe que les Soviétiques ont transformé en forteresse impénétrable jusque dans les années 1980. De ce fait, dans les manuels traitant de l'époque hellénistique les cartes générales de la route orientale d'Alexandre, notamment depuis l'Iran, présentent depuis plus d'un siècle un tracé pratiquement inchangé, même s'il est en grande partie incorrect.

A partir d'un vocable – *paramedesidem* – ne figurant que dans les manuscrits originaux de Quinte-Curce VII, 3.6, je soulignerai comment de nouvelles approches peuvent changer des données historiques et géographiques retenues erronément comme définitives,[1] tout en attirant l'attention sur la pratique de corrections parfois abusives dans l'édition des textes anciens.

La cristallisation de la route d'Alexandre dans la littérature moderne doit beaucoup à la difficulté qu'ont les historiens anciens et modernes à localiser les objets géographiques tels que les frontières, montagnes, fleuves, cités, peuples, champs de batailles, jusqu'à l'emplacement exact où eurent lieu les épousailles d'Alexandre et de Roxane. A cela s'ajoute le fait que les historiens

ont longtemps préféré Arrien et son *Anabase d'Alexandre*, en grec, aux auteurs du groupe de la Vulgate héritiers de Clitarque (Quinte-Curce, Justin, *Epitome de Metz*, Diodore de Sicile, etc.) (**Fig. 1**).[2] Ce n'est qu'assez récemment que des chercheurs comme le commentateur d'Arrien A. B. Bosworth ont remis en question le crédit accordé à ce dernier pour souligner la valeur de l'information dérivant de la Vulgate.

En ce qui concerne l'Asie centrale, l'un des freins majeurs de l'utilisation de la Vulgate réside dans le mépris qu'inspirent traditionnellement ses aberrations géographiques qui, entre autres, intègrent à la route d'Alexandre le franchissement du Caucase et du Tanaïs, des visites chez les Amazones, les «Arimaspes» et à la roche de Prométhée, ainsi que des références à la Médie que les éditeurs modernes tendent systématiquement à corriger pour éliminer cette région du contexte centre-asiatique. Dans mes recherches, je me suis

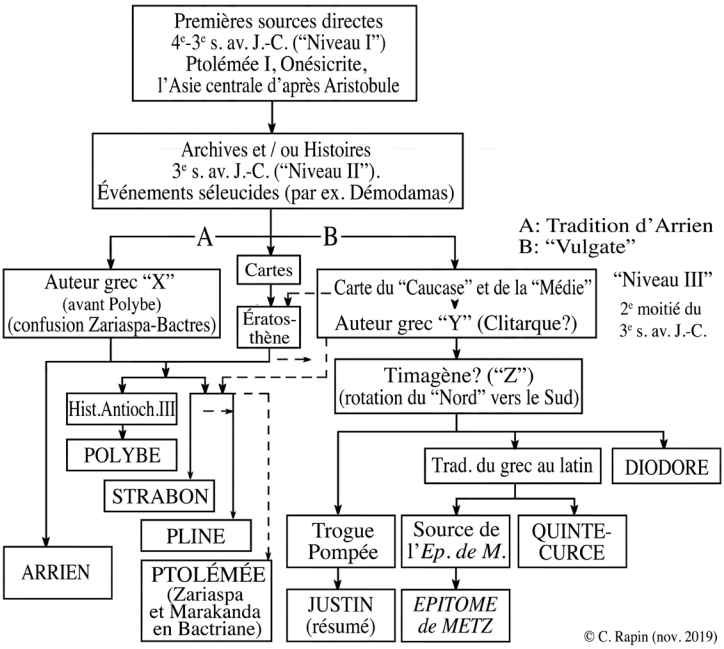
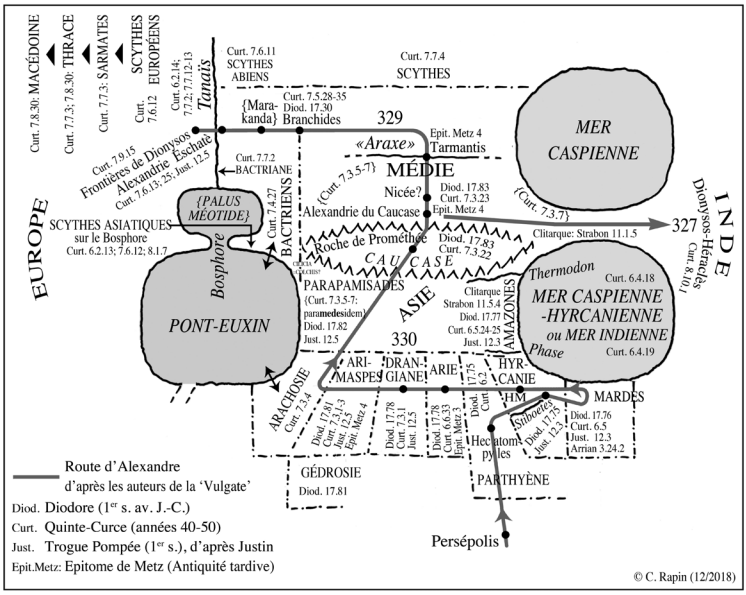


Figure 1. Zariaspa (=Zarapsa/Maracanda), le «Caucase», la «Médie» sur la route d'Alexandre en Asie centrale: généalogie hypothétique des sources entre le 4e s. av. J.-C. et l'Antiquité tardive.

Figure 2. L'Asie centrale, le «Caucase» et la frontière de l'Europe, d'après la route d'Alexandre de 330 à 327 av. J.-C. telle qu'exposée par la Vulgate (Clitarque).



cependant proposé de prendre l'ensemble des anomalies comme un ensemble cohérent dérivant d'une carte réelle, ignorante de tout l'apport d'Eratosthène, que Clitarque aurait inventée au cours du III^e^ siècle av. J.-C. dans le sillage de la propagande séleucide d'Antiochos I, le nouveau conquérant de l'Asie, pour illustrer dans un but pédagogique quelles ont été les étapes d'Alexandre entre les Portes Caspiennes et l'Inde de 330 à 327 av. J.-C. (**Fig. 2**). Clitarque aurait cependant confondu l'Hindukush (épine dorsale de l'Afghanistan connue des Anciens sous le nom de Paropamise ou de «Caucase») avec le Caucase réel entre la mer Noire et la Caspienne. C'est à cause de ce schéma que de l'époque de la Vulgate au Moyen Âge on a cru qu'Alexandre, en cherchant à égaler ses illustres prédécesseurs Dionysos et Héraclès, était repassé entre ces deux mers, puis était revenu à la frontière de l'Europe sur le Tanaïs (le Don, confondu avec l'Iaxarte-Syr-darya), avant d'atteindre sans refranchir la montagne le bout du monde représenté par l'Inde à droite de la carte. Outre cette erreur, la carte du «Caucase» a été renversée, ce qui permet de comprendre pourquoi dans la Vulgate les Arimaspes sont au sud de l'Hindukush

et qu'inversément la «Médie» et son fleuve «Araxe» ont pivoté sur le flanc nord de cette chaîne avec la cité d'Alexandrie du Caucase (Begram à 70 km de Kaboul), repoussant la Bactriane à gauche de la carte, contre le Pont-Euxin où Quinte-Curce la dit balayée par les vents de cette mer (VII, 4.27).

Alors que, selon la lecture de Diodore, on est censé pénétrer en «Médie» après avoir franchi le «Caucase» vers le nord (XVII, 83.1), le pays des Paropanisades au sud de la montagne «s'étend directement sous les Ourses» (donc face au Grand Nord : XVII, 82.2). Cette anomalie est répétée par Quinte-Curce selon lequel, avant de franchir le «Caucase», Alexandre traverse les mêmes contrées exposées au Nord : *gelidissimum septentrionis axem ex magna parte spectant* (VII, 3.7). Mais au lieu de définir cette région par son nom réel de *Parapanisadae* l'expression qu'il choisit est ***paramedesidem*** *appellantur* (VII, 3.6), avec un hapax à première vue inintelligible que reproduisent tous les manuscrits.[3]

Sur le plan paléographique, on saisit mal comment les syllabes centrales *-mede-* de *paramedesidem* proviendraient de *-pani-* dans *Parapanisadae*. Je proposerais plutôt de voir dans l'original de Quinte-Curce le vestige de la traduction latine fautive d'une source plus ancienne en grec, peut-être Timagène (**Fig. 1**).[4] Tandis que le début pourrait renvoyer à la préposition παρά évoquant une relation géographique, les syllabes *-mede-* pourraient venir de μηδικός ou de la forme féminine au génitif ou datif de l'adjectif μῆδος, relatif à la Médie.[5] Quoi qu'en pensent les éditeurs modernes, la référence à ce pays est une constante des auteurs de la Vulgate. Alors que Clitarque localisait sa «Médie» entre le «Caucase» et le Grand Nord où vivent les Scythes (voir le haut de sa carte : **Fig. 2**), il se pourrait que Timagène ait choisi de repositionner le Grand Nord à l'opposé de la Médie, au-delà du «Caucase», en confondant nord et sud : on comprend ainsi pourquoi Diodore et Quinte-Curce ont tous deux anticipé la description des régions glaciales avant même qu'Alexandre ait atteint le nord du «Caucase» depuis le sud de l'Afghanistan. Mais dans ce mouvement cartographique conservant le gros de la «Médie» en haut de la carte et entraînant le Grand Nord vers le bas, Timagène aurait laissé attachée à ce dernier une référence à la Médie que Quinte-Curce a reçue sous la forme *paramedesidem*.

En choisissant cette graphie à la place de *Parapanisadae*, Quinte-Curce aurait donc hérité d'une erreur de lecture antérieure, mais a paradoxalement conservé un indice important pour confirmer la présence de la Médie dans cette cartographie imaginaire.[6] Cela permet par la négative de mieux cerner

ailleurs la géographie véritable et replacer dans leur ordre chronologique des événements dispersés au gré des réécritures de l'Histoire. Cette remise en ordre revêt une grande importance non seulement dans la reconstitution de la stratégie militaire d'Alexandre et de son évolution psychologique, mais aussi pour réinterpréter la maigre information que donnent les historiens d'Alexandre de l'organisation géo-politique achéménide dans les territoires orientaux à la mort de Darius III Codoman.

NOTES

1 Ces approches résultent d'un programme de recherches sur le terrain, en Ouzbékistan essentiellement, conjugué à l'utilisation des outils cartographiques du Web et à une réinterprétation des sources historiques d'Alexandre : voir C. Rapin, « On the way to Roxane 2 : Satraps and hyparchs between Bactra and Zariaspa-Maracanda », *in* : J. Lhuillier, N. Boroffka (éd.), *A Millennium of History : The Iron Age in Central Asia (2nd and 1st millennia BC)*, (Archäologie in Iran und Turan, Bd 17 ; Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan, vol. 35), Berlin : Dietrich Reimer Verlag, 2018, p. 257-298, avec des références à des cartes récentes de la route d'Alexandre en Asie centrale de l'Iran à l'Aral et à l'Indus, et une bibliographie renvoyant à des analyses englobant la géographie de Claude Ptolémée et la table de Peutinger.

2 Ce graphique résulte d'une analyse comparative des anomalies paléographiques et géographiques présentes chez ces différents auteurs. La présente version est une mise à jour de celles que j'ai publiées antérieurement (par ex. *in* Rapin, *op. cit.* [n. 1], p. 259), car un exemple particulier (une erreur pour la longueur des remparts de Maracanda : *ibid*., p. 283) montre que Quinte-Curce et l'*Epitome de Metz* reposent sur une même copie d'une première traduction latine de la Vulgate.

3 Voir les cinq plus anciens manuscrits (« groupe Ω ») datant du IX^e^ siècle. Les éditeurs modernes rétablissent tous le nom des Parapanisades. On observe en outre le même type de correction pour une étape différente de l'itinéraire d'Alexandre évoquée dans l'*Epitome de Metz* 4, où l'auteur de l'édition de 1966 (P. H. Thomas) a transformé *oppidum Tarmantidem* en *oppidum Paropanisadarum*, alors que ce toponyme se référait bien à une Tarmantis localisée sur l'Oxus, probablement sur un gué à 30 km au nord-ouest de Termez en Ouzbékistan (*op. cit.* [n. 1], p. 278 et 282), et que l'on trouve encore correctement citée dans l'édition de 1900 (Otto Wagner).

4 Certains auteurs pensent que Trogue-Pompée pourrait avoir été l'une des sources de Quinte-Curce, mais ce qu'il en reste chez Justin n'est pas suffisant pour corroborer l'hypothèse selon laquelle il pourrait avoir été le traducteur latin utilisé par Quinte-Curce et l'*Epitome de Metz*.

5 Cette forme dépourvue d'article défini pourrait se référer à « une » entrée ou route de la « Médie » au nord du « Caucase ». *Paramedesidem* est cependant trop déformé et les variantes paléographiques trop incertaines pour qu'on puisse proposer une reconstitution précise

de la source originale grecque, notamment du substantif final intégré dans -*sidem*. On peut tout au plus supposer que le suffixe -*em* a dérivé d'un accusatif singulier grec en -ην. Parmi les nombreux exemples de toponymes corrompus au point de perdre leur identité réelle, on peut par exemple aussi citer le cas d'Alexandrie d'Arachosie (Kandahar) que l'on retrouve en latin sous la forme *dexendrusos* (Pline VII, 21) ou *edruxion* (Cosmographe de Ravenne II, 11).

6 L'identification de cette «Médie» cartographique permet de comprendre certains problèmes comme l'épisode célèbre du massacre des Branchides. On ne peut en effet exclure l'hypothèse selon laquelle cette carte de la «Médie» aurait comporté une légende se référant aux Branchides pour désigner Ecbatane, capitale de la Médie réelle, où la statue d'Apollon du sanctuaire de Didymes avait été déposée par Xerxès avant sa récupération par Séleucos I (Rapin *op. cit.* [n. 1], p. 280-282). Comme le montrent des parallèles textuels, cet épisode de la Vulgate pourrait d'ailleurs résulter de l'amalgame entre l'un des épisodes tragiques ayant émaillé la conquête de l'Asie centrale (la capture de Bessos, l'assassin de Darius III) et une donnée de la carte «mède».